

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o..... 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser, précédée de la Retraite d'Anvers**. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. » 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 11..... 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. MELO, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille frappée en 1579 par les États Généraux de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

V

LES SORTIES, LE SIÈGE ET LA MORT D'ANVERS

« Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'envioleront de tranchées, t'investiront et te serrent de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Luc, 19.

ANVERS FÉTICHE

« *Quand la guerre battait l'Escaut*
 « *De son tumulte militaire*
 « *Ses tours semblaient darder là haut*
 « *La rage en flamme de la terre.* »

ÉMILE VERHAEREN.

Bicoque jusqu'en 1853, ne valant ni plus ni moins que les autres bicoques de la Barrière, la forteresse d'Anvers se haussa, cette année-là, jusqu'à la dignité de camp retranché. Encore que de peu de valeur, ce premier camp retranché, — construit de 1851 à 1853, — avait fait sensation. Ce fut bien autre chose quand le jeune ingénieur militaire Brialmont, protégé et encouragé par le roi Léopold I^{er}, traça les plans d'une enceinte nouvelle et d'une ligne avancée de huit forts polygonaux dont le dessin faisait à la ville comme une auréole d'étoiles. En quatre ans, — de 1860 à 1864, — l'œuvre, immense pour l'époque, fut exécutée avec la promptitude qu'exigeaient les perplexités de l'heure. Les convoitises du Second Empire n'étaient point ignorées à Bruxelles ; une guerre de défense allait peut-être s'imposer dont le succès dépendrait pour bonne part du choix judicieux de la citadelle nationale. Située loin des frontières de France, reliée à la mer

par un fleuve jugé libre et dont les péages, — dernière chaîne de sa séculaire servitude — allaient être rachetés, présentant un vaste périmètre couvert en partie par des zones inondables, bâtie au carrefour de routes et de chemins de fer, Anvers offrait en ce temps-là, une incomparable situation stratégique. On la pouvait comparer, dans une certaine mesure, à Sébastopol lui-même où, encore que la place n'eût été que hâtivement protégée par des levées de terre, la garnison avait tenu de si longs mois en échec de puissantes forces franco-britanniques grâce à la circonstance que des secours lui étaient librement parvenus. Au demeurant, la mode était aux camps retranchés. Sébastopol venait à peine de passer à l'histoire que Vérone et les places du quadrilatère vénitien se signalaient à leur tour par l'arrêt qu'elles avaient imposé à l'armée impériale française après sa victoire éclatante du 24 juin 1859, à Solférino.

Attaque prévue venant du Sud et fleuve libre, telles étaient donc les raisons cardinales du choix d'Anvers en 1859. Le Français devait être l'agresseur ; l'Anglais le sauveur. Ces données maîtresses du problème avaient dicté la solution de celui-ci.

Après d'un demi-siècle de là, en 1905, le problème de notre citadelle nationale fut posé à nouveau. Brialmont était mort et, malgré le décri d'une séquelle de politiciens, sa mémoire était illustre. Sans doute, crut-on lui rendre témoignage en laissant la citadelle nationale là où il l'avait bâtie. On oubliait ainsi que Brialmont lui-même avait reconnu que les circonstances depuis 1859 avaient changé

puisqu'en 1888, il s'en était allé fortifier la Meuse. On feignait aussi d'ignorer que le péril s'était déplacé du Sud à l'Est, comme on feignait de croire, — à moins qu'on ne le crût sans en avoir la plénière conviction, — que nos communications par l'Escaut étaient assurées. On ne dut même point relire ou on ne relut que distraitemment les intéressantes délibérations du comité des forteresses de 1848 où le colonel Delannoy avait nettement marqué la distinction qu'il nous fallait établir entre le cas d'une agression de la France et le cas d'une agression de la Prusse. Dans le premier cas, Anvers ou une forteresse de la Meuse devait nous servir de refuge ; dans le second, c'était une forteresse du Sud, tel Mons, ou une forteresse de l'Ouest, tel Nieuport, qui devait recueillir notre armée. Le choix de Nieuport avait été, à l'époque, vanté notamment par le général Goblet¹.

A supposer même que la certitude d'un Escaut libre nous eût été acquise, le choix d'Anvers ne s'expliquait plus en 1905 que si l'on admettait qu'après une résistance plus ou moins longue à une agression venant du Sud ou venant de l'Est, l'armée belge, faisant cavalier seul, se retirerait dans le camp retranché comme Achille sous sa tente pour n'être plus que spectatrice de la lutte. Et c'était là, en effet, une hypothèse qui ne répugnait pas à tous. Que si, au contraire, on envisageait toute agression de

1. Cf. sur ce sujet *infra* page 274.

Le général Liénart, ancien inspecteur général du génie de l'armée belge, alors qu'il était pensionné, avait vivement recommandé, en 1902, d'établir le « réduit national » à Zeebrugge.

notre territoire comme le signal d'une guerre sans merci, le choix d'Anvers n'avait plus de raison suffisante. Ou bien la France attaquait : si elle était vaincue, Anvers était inutile ; si elle était victorieuse, la logique militaire commandait que l'armée belge joignît ses forces à celles de l'armée allemande et se repliât avec celle-ci vers la Meuse et le Rhin. Ou bien l'Allemagne attaquait : si elle essuyait une défaite, l'inutilité d'Anvers était totale ; si elle remportait la victoire, dans ce cas-là aussi l'armée belge devait associer sa destinée à celle de l'armée française refoulée.

Et cependant le choix d'Anvers l'emporta, malgré les inconvénients stratégiques de cette place, malgré que ce choix ne s'expliquât dans une certaine mesure qu'avec les deux garanties de la liberté du fleuve et de la certitude d'un immédiat secours anglais. Or, notre politique et notre diplomatie ne s'étaient assuré ni l'une ni l'autre de ces garanties.

Jetez un coup d'œil attentif sur la carte de Belgique : les rivières y dessinent un peigne : le dos du peigne, c'est le Démer, la Dyle, le Rupel et l'Escaut en aval de Gand ; les dents du peigne, c'est la Meuse, la Gette, la Dyle, la Seine, la Dendre, l'Escaut en amont de Gand et la Lys. Pour qui sait la valeur des lignes d'eau, il y avait d'admirables ressources défensives à tirer de ce tracé en dents de peigne. En présence d'une agression allemande, l'armée belge, couverte sur sa gauche par le dos du peigne, la droite protégée par la concentration française, pouvait retraiter, de dent en dent, jusqu'à la mer ; là, le canevas combiné des canaux et des inonda-

tions de la région du littoral, avec, dans le dos, Zeebrugge, Ostende et Nieuport, la mer libre et les concours britanniques, lui offrait un inviolable asile¹. Les Ménapiens avaient défié César ; nous y pouvions bien défier l'empereur allemand. Que n'écoutât-on ceux qui réclamèrent que fût bâtie sur le rivage de la mer notre citadelle nationale² !

1. Qui ne voit à quelle formidable « Water Linie » se serait heurtée l'armée de von Klück si l'état-major belge et l'état-major français avaient eu le temps de se concerter, à supposer toutefois que ce dernier état-major n'eût pas tout à fait oublié ou dédaigné le vieux plan défensif du nord de la France dû au général Séré de Rivière. Ce vieux plan défensif comportait les inondations de la Scarpe, de l'Escaut et de la Rhonelle. De son côté, l'état-major belge eût pu compléter les inondations en se servant du jeu abondant des eaux du pays houiller.

Le général français Herment, qui commanda à Douai, puis à Lille (qu'il dut, la mort dans l'âme, abandonner le 24 août sur un ordre venu de Paris), avait proposé formellement, le 20 août, de recourir à la suprême ressource des inondations. Il indiqua à son chef immédiat, le général Percin, que, pour couvrir la frontière française entre Maubeuge et Lille, il fallait tendre immédiatement les inondations de la Scarpe, de l'Escaut et de la Rhonelle (ce qui était facile au moyen de tous les canaux) et que, pour tenir les inondations, il fallait faire occuper les forts de Maulde, de Flirces, de Cargies, la petite place de Condé et celle du Quesnoy qui commandaient les écluses. Maubeuge tenant sous son canon tout le terrain jusqu'à la forêt de Mormal, en se plaçant dans cette forêt et derrière les inondations avec les six divisions du général d'Amade, on pourrait arrêter l'envahisseur, rallier l'armée anglaise et l'armée du général Lanrezac (postée derrière la Sambre, de Binche aux approches de Namur) et permettre l'arrivée des renforts qui empêcheraient l'envahissement du territoire (Cf. *Engerand. Le Drame de Charleroi. Le Correspondant*, 10 mai 1918, p. 395).

Depuis la Nèthe jusqu'à la Sambre, jalonnée par Termonde, Gand, Lille, Condé, une barrière d'eau eût donc interdit à von Klück sa puissante manœuvre. Il eût perdu pied ou eût été si ralenti dans sa marche que le cours de la guerre en eût été métamorphosé.

2. Au Sénat belge, lors de la discussion du projet relatif à l'agrandissement du camp retranché d'Anvers, ce fut M. Edmond Picard qui réclama avec le plus d'éloquence et de prescience la

Mais c'était là trop demander à l'esprit conservateur des Belges. Anvers fétiche resta fétiche. Nous y conquîmes de la gloire certes, mais nous y perdîmes d'incalculables ressources et nous y faillîmes perdre toute notre armée.

translation de notre Réduit national des bords de l'Escaut au bord de l'Océan. Il disait notamment :

« Le système qu'on nous propose, c'est celui qu'on a spirituellement appelé la fuite au terrier ; d'autres ont dit : « La retraite « dans la chambre à coucher ». C'est le pays abandonné après une bataille, après une défaite à la frontière.

« Ne pourrait-on pas chercher un meilleur endroit qu'Anvers ? Il y a dans cette place une population de nationalité allemande. Cette population est un danger. Devant les hostilités, on peut craindre ses tendances secrètes. Puis, ceux qui possèdent les immenses richesses, toujours accumulées là, peuvent également désirer qu'elles ne soient pas exposées au désastre d'un bombardement... Aujourd'hui, quand Anvers sera investie, pourra-t-il exister encore le moindre espoir qu'une flotte anglaise entre dans l'Escaut pour nous secourir ? On a trop vu, à Santiago, à Port-Arthur, combien facilement on pratique l'embouteillage d'une flotte dans un port. Tout le long de l'Escaut, avec l'artillerie et avec des torpilles, on peut empêcher le passage. Pas un navire n'arrivera...

« Que quelques forts de l'enceinte soient pris, et la partie est finie... On a signalé les progrès incessants de l'artillerie. On a dit, et ce n'était peut-être pas une jactance, qu'on inventera des canons qui enverront des obus de Calais à Douvres. On en envoie déjà à 15 kilomètres. Si ces progrès se réalisaient, la ville d'Anvers, malgré l'enceinte, malgré ses forts, serait menacée, et tout serait à recommencer. Quant à l'insuffisance de nos effectifs pour garnir le camp retranché, n'en parlons plus : elle est démontrée...

« Zeebrugge est à proximité de l'Angleterre, notre alliée certaine en occurrence de guerre. L'Allemagne, du côté de la mer, ne pourra y parvenir si l'Angleterre nous défend. Puisqu'on veut construire des forts permettant aux secours de nous arriver, pourquoi ne pas les élever là où nous pouvons mieux qu'à Anvers compter sur cette intervention étrangère ? Ce port nouveau n'est qu'à trois heures de Douvres, avec les steamers actuels ; une armée pourrait débarquer à Zeebrugge, alors qu'elle ne le peut pas à Anvers. A Zeebrugge, nous n'avons pas à craindre la destruction de nos richesses artistiques et matérielles. Il n'y a rien, c'est la table rase. »